

Mon père, cet anti-héros

Sorj Chalandon cherche la vérité sur les errances de son père durant l'Occupation

Par Franck Colotte

Le journaliste et écrivain Sorj Chalandon accorde à la thématique de la relation père-fils une importance capitale, qui irrigue plusieurs de ses romans, comme par exemple «Profession du père» (Grasset, 2015), conte de la folie extraordinaire d'un père (celui d'Émile) non seulement héroïque et romanesque, mais encore violent et au comportement fantasque. Chalandon continue d'exorciser l'imaginaire paternel, traumatique et transgénérationnel avec son dernier opus, «Enfant de salaud», un cri spectral et transgressif à l'encontre d'un père au passé collaborationniste trouble sur fond de procès de crimes con-



tre l'humanité, celui de Klaus Barbie. De «Profession du père» à «Enfant de salaud», c'est un autre diptyque que vient de compléter Sorj Chalandon, mais quels sont donc les tenants et aboutissants de cette catharsis psychanalytico-judiciaire?

Le terme de «salaud» peut être considéré à la fois comme une insulte (désignant une personne méprisante, dénuée de toute moralité) ou un constat. Être un salaud n'est pas à la portée de n'importe qui, comme en témoigne le sens sartrien que revêt ce terme: le «salaud», qui devient une catégorie philosophique, c'est, pour reprendre la définition d'André Comte Sponville «celui qui se croit, qui se prend au sérieux, celui qui oublie sa propre contingence, sa propre responsabilité, sa propre liberté, celui qui est persuadé de son bon droit, de sa bonne foi, et c'est



L'écrivain Sorj Chalandon lors de l'émission littéraire «La Grande Librairie».

Photo: Getty Images

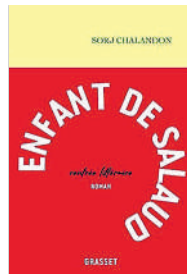
la définition même, pour Sartre, de la mauvaise («Le Goût de vivre», 2010).

La vérité sur son père mythomane et manipulateur

Dans cette odyssée de la «saloperie» qui s'étend du 5 juillet 1987, de «C'est là.» à «Et que tu m'attends sur l'autre rive», un fils découvre (en même temps que le lecteur) – tout au long des trente chapitres qui composent ce roman (encore plus) ouvertement autobiographique – enfin la vérité sur son père mythomane et manipulateur. En jouant sur la temporalité, l'auteur (c'est-à-dire l'enfant devenu journaliste) entremêle habilement son histoire personnelle avec un événement historique ma-

jeur, à savoir le procès de Klaus Barbie en 1987.

Dans ce nouveau roman centré sur la figure de son père, Sorj Chalandon cherche en effet la vérité sur les errances de ce dernier durant l'Occupation. Le titre est, de ce point de vue, poignant dans la mesure où ce sont les trois mots que le grand-père du narrateur a



Sorj Chalandon, «Enfant de salaud», Grasset, 2021. 336 pages, 20,90 euros.

prononcés devant lui quand il avait dix ans. Qu'apprend le pré-adolescent à ce moment-là? Que son père a porté un uniforme allemand pendant l'Occupation. Un quart de siècle plus tard, l'enfant devenu adulte et journaliste veut savoir ce qu'il en a été exactement. Il sait qu'il ne pourra pas l'apprendre du principal intéressé, car il est, comme cela est narré dans «Profession du père», un mythomane invétéré. L'on comprend ainsi mieux l'attitude du «salaud» sartrien, qui se ment pour échapper au vertige de sa liberté existentielle et se laisse piéger par le jeu pervers de sa conscience.

Ainsi considéré, «Enfant de salaud» est l'histoire d'une haute trahison et d'un déni profond, celle d'un (jeune) homme à l'égard de lui-même et de ses descendants, celle d'un collabo aux mille vies, changeant notamment d'uniforme cinq fois en quatre ans (passant de l'armée française à l'armée de Pétain, puis à l'armée allemande ...) en adoptant à chaque fois les idées qu'ils habillent.

On imagine aisément la détresse de l'auteur pour pouvoir écrire «Tu m'aurais avoué tout ça, le soir, en confident secret. Peut-être n'aurais-je pas compris, mais tu m'aurais parlé, enfin. Enfin, tu te serais débarrassé de ces oripeaux militaires et tu aurais endossé un bel habit d'homme. Un costume de père».

En se plongeant dans ce texte écrit dans une langue magnifiquement dépouillée, le lecteur ne pourra qu'être sensible à la douleur d'un enfant qui cherche à se libérer et à libérer son père de l'emprise du mensonge. En définitive, deux histoires – la grande, et l'intime – s'entrecroisent sur la scène du procès historique de Barbie, et donnent à ce nouvel opus chalandonien une dimension plus vaste, celle de la mémoire collective.

Goncourt et Renaudot: dernière ligne droite

Paris. Ils ne sont plus que quatre à prétendre au plus prestigieux des prix littéraires français, remis mercredi: le Haïtien Louis-Philippe Dalembert, le Sénégalais Mohamed Mbougar Sarr, et les Français Christine Angot et Sorj Chalandon. Après une proclamation par visioconférence pendant la crise sanitaire de 2020, les jurés reviennent au restaurant Drouant, conformément à la tradition.

Le 26 octobre dernier, l'Académie Goncourt a annoncé le nom des quatre finalistes en lice pour le prestigieux prix. Parmi les «goncourisables» de cette rentrée littéraire figurent deux livres ayant retenu notre attention: le roman du journaliste Sorj Chalandon intitulé «Enfant de salaud» (éd. Grasset) et celui de l'écrivain d'expression française et créole Louis-Philippe Dalembert, «Milwaukee Blues» (éd. Sabine Wespieser). Ces ouvrages mettent en scène, de façon bouleversante, l'histoire singulière de deux hommes dont le destin bascule dans les méandres d'une mémoire douloureusement mensongère ainsi que dans ceux d'un racisme tristement ordinaire (Lire nos critiques sur cette page).

Amélie Nothomb en course pour le Renaudot

Pour le prix Renaudot, qui sera décerné le même jour que le Goncourt, restent en course Amélie Nothomb, Anne Berest, Nicolas Chemla et Abel Quentin. Dans «Premier sang» (Albin Michel) Amélie Nothomb écrit les mémoires fictifs de son père décédé en 2020, face à elle, Anne Berest dans «La Carte postale» (Grasset) explore son ascendance juive. «Murnau des ténèbres» (Cherche-Midi) de Nicolas Chemla raconte le tournage du dernier film de l'Allemand F.W. Murnau, «Tabou». Enfin Abel Quentin imagine dans «Le Voyant d'Etampes» la tourmente dans laquelle est prise un universitaire à la retraite après avoir écrit la biographie d'un poète noir américain. F.C./AFP

Destin tragique d'un homme ordinaire

Avec «Milwaukee Blues» Louis-Philippe Dalembert, retrace la vie d'un quadragénaire victime de racisme, de violence et d'injustice

Par Franck Colotte

Né en 1962 à Port-au-Prince (Haïti), Louis-Philippe Dalembert est un auteur polygraphe publiant depuis 1993 chez divers éditeurs (en France et en Haïti), des nouvelles, de la poésie, des essais et des romans. Ses romans paraissent désormais chez Sabine Wespieser éditeur: «Avant que les ombres s'effacent» (2017) – roman retraçant à la fois l'histoire d'une saga familiale sur quatre générations et le récit d'un destin, celui d'un homme (le docteur Ruben Schwarzberg) meurtri par l'Histoire et qui échappa au pire grâce à des rencontres extraordinaires; «Mur Méditerranée» (2019) qui décrit avec réalisme les trajectoires de femmes candidates à une vie meilleure en Europe, croisant ainsi les trajectoires singulières de trois femmes et de leur destinée (quasi) commune.

Louis-Philippe Dalembert peut donc à juste titre être considéré

comme l'écrivain des vicissitudes des destins individuels, comme le montre, une fois encore, son roman intitulé «Milwaukee Blues» dans lequel l'écrivain haïtien, s'inspirant de bavures policières (e.g. George Floyd tué par un policier, en 2020, à Minneapolis), transpose à Milwaukee – une ville où il a été enseignant – l'histoire d'Emmett, quadragénaire victime de racisme, de violence et d'injustice.

Articulé en trois parties («Franklin, les années d'enfance» – «L'université du football et de la vie» – «La marche») et placé sous la double égide de l'écrivain Truman Capote et du musicien Charlie Poole, le roman de Louis-Philippe Dalembert débute par une phrase à la fois symptomatique et programmatique: «Je n'aurais jamais dû composer ce foutu numéro» – les derniers mots du premier chapitre étant «Je ne peux pas respirer! Je ne peux pas respirer! Je ne peux pas...». L'histoire, quant à elle, commence le jour où le gé-

rant pakistanais de la supérette de Franklin Heights appelle le 911 («Nine-one-one») pour signaler un billet de banque suspect. Un homme meurt à l'angle de cette supérette bon marché dans un quartier populaire de Milwaukee, et la planète entière le regarde: il s'agit d'Emmett, âgé d'une quarantaine d'années, arborant un éternel air d'enfant sage, et dont les trois petites filles sont à présent orphelines. Il est noir et il suffoque entre la lumière des gyrophares et la caméra d'un smartphone, quelqu'un lui ayant maintenu «le genou entre les omoplates, l'air de rien, comme on fait avec le mouton de l'Aïd pour qu'il arrête de gigoter et de brailler avant l'égorgeage».

À la suite de cette entrée en matière «in medias res», l'auteur remonte le cours du temps en revenant à l'enfance d'Emmett, un brave garçon élevé par sa mère très pieuse. Il fait intervenir son institutrice, une amie d'enfance (constatant que «l'adolescence a passé

très vite, avant même qu'on ait eu le temps de s'en rendre compte»), son ancien coach – lequel constate que le jeune garçon est doué pour le football américain. Pour cette raison, Emmett aurait dû mener une vie d'étudiant heureux, de sportif professionnel brillant; or, un jour, la machine se dérègle, et le destin de ce héros aux horizons prometteurs se détraque. Se met ainsi en place un engrenage assimilé à un cercle vicieux: une mauvaise blessure, des études effilochées, une fiancée qui s'éloigne, ce qui aboutit à une déception sentimentale.

«L'ex» d'Emmett, quant à elle, dresse un constat désabusé: «Ce n'est pas avec un homme que j'étais en ménage pendant ces trois années de ma vie, mais avec un courant d'air. Emmett n'était jamais à la maison». Nous comprenons ainsi que chacun, pensant savoir qui était Emmett, prend la parole à tour de rôle, chapitre après chapitre, pour témoigner et rendre hommage au disparu.

Parmi ces prises de parole figure celle, remarquable et bouleversante, de Ma Robinson, une ex-matonne devenue pasteur qui manie le verset comme autrefois la matraque.

En définitive, Louis-Philippe Dalembert, désireux de donner à chacun de ses narrateurs une voix singulière, brosse, touche après touche, le portrait tendre et poignant d'un homme ordinaire que sa mort terrifiante a sorti du lot. C'est un homme aux rêves brisés par le destin et la violence policière.



Louis-Philippe Dalembert, «Milwaukee Blues», Sabine Wespieser éditeur, 288 pages, 21 euros.